

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 52

Artikel: Le transsibérien
Autor: Charrière, A.-L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE TRANSSIBÉRIEN

(Suite)

En 1893, alors ministre des finances, Witte put enfin réaliser son rêve et prendre en main la construction dont les travaux préliminaires dataient d'Alexandre III en 1886. En terminant d'abord les lignes de raccordement on arrivait déjà à mener à bien la ligne Moscou-Samara prolongée jusqu'à Oufa et à la frontière sibérienne. Quatre ans après en 1890 le public pouvait circuler de Moscou à la frontière. Un an plus tard, le prince impérial d'alors, l'Empereur actuel posait la première pierre de la station de Vladivostock et donna le premier coup de pioche aux terrassements de la ligne principale.

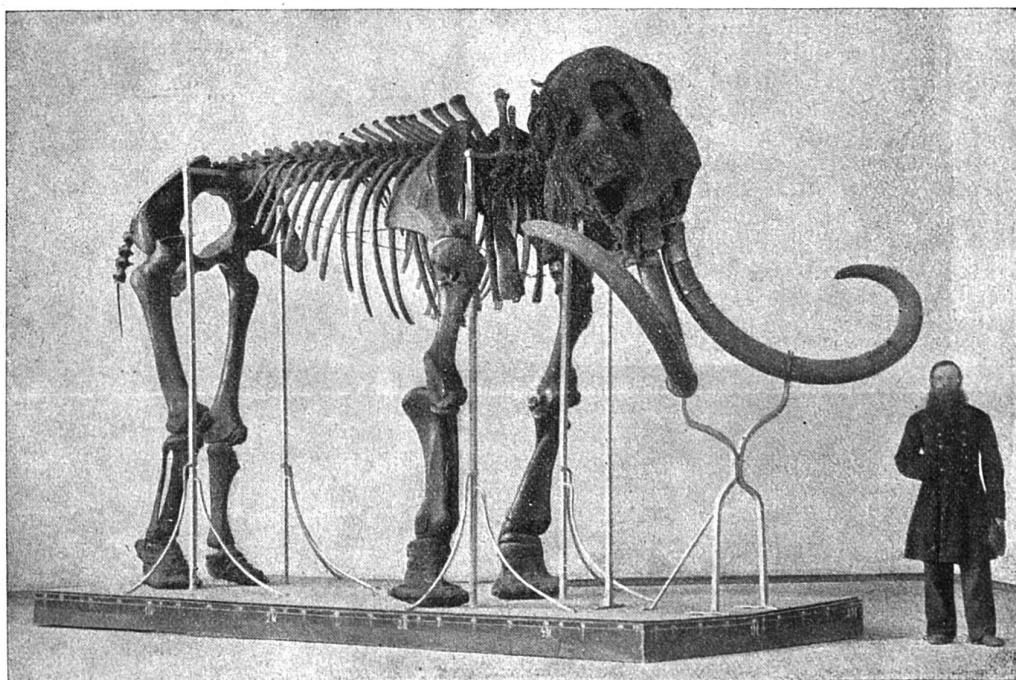
L'ensemble de cette ligne ferrée peut se diviser en trois parties. La ligne de l'ouest qui va de Tcheliabinsk au fleuve Ob; le transsibérien du milieu de l'Ob à Irkoutsk; et la ligne de l'Est de cette dernière ville à Vladivostock. A cette grande artère viennent se greffer la ramifications de l'Oural qui va jusqu'à Tjumen; la ligne Zaïga-Tomsk — celle de Kaidalows-Irilenesk et la plus longue Vladivostock-Khalearovsky, dans la direction du Nord. L'autre plus importante par sa direction est celle de Karbin-Port-Arthur l'arête qui doit servir de base à un réseau qui englobera toute la Chine.

C'est dans la question économique que réside l'importance capitale du Transsibérien. La Sibérie, pays immense est pour ainsi dire vierge de culture. En Russie même on n'avait jusqu'à ces derniers temps qu'une connaissance très limitée de la géographie physique et économique de ces régions; on s'est aperçu qu'il existe peu de terres aussi fertiles et plus propices en particulier à la culture du blé que celles des vastes plaines qui s'étendent à perte de vue des deux côtés de cette voie ferrée. A part quelques explorateurs on s'est peu aventuré au-delà des limites des ces immenses forêts qui arrêtent l'agriculteur et forcent le berger à faire halte. Le nouveau chemin de fer conduira de tous les points de la Russie des colonisateurs et des marchands à la conquête des terres et des richesses qu'elles contiennent ou procurent.

Des centres de colonisation se sont déjà fondés le long de la voie et des villages dont les habitants jouissent déjà d'une certaine aisance, ont poussés comme des champignons entre les villes déjà existantes. Ces

colons sont heureux et voient venir la fortune, le gouvernement fait beaucoup pour les soutenir. Les stations sont pourvues d'abris, de locaux sanitaires et d'auberges, enfin et surtout le voyage est peu coûteux. Pour quelques roubles toute une famille de Moujiks va de la Crimée au centre de l'Asie. Ce n'est cependant pas toujours un voyage d'agrément pour ceux-là; ils sont parfois retenus plusieurs semaines dans une station où manque le matériel de transport. En hiver on les entasse dans des wagons non chauffés dont seul un paysan russe peut supporter les rigueurs sans subir des suites d'un pareil traitement.

Mais enfin la terre noire et fertile des steppes le



Le squelette du mammouth de Saint-Pétersbourg

dédommagera amplement des privations subies. En effet le sol à peine travaillé lui donnera du blé de l'orge et quantité de légumes; les grands fleuves voient s'agiter une multitude de poissons, qui vivent dans leurs eaux claires et le gibier abonde dans les forêts. Le chasseur qui sait préparer la fourrure et peut bien la vendre a une chance encore plus favorable que le cultivateur. Au dernier marché de Londres la fourrure de zibeline blanche valait 1500 fr. pièce. Une centaine de ces peaux et le Moujik pourra vivre tranquille à Moscou ou St-Pétersbourg. Mais malheureusement la zibeline se fait rare et c'est plus le marchand qui gagne sur le courtage que le piégeur sur la chasse.

Bien des paysans tirent une précieuse ressource du commerce du gibier qui est très commun et concourent ainsi à acquérir l'aisance en faisant des envois dans la Russie d'Europe.

Un métier qui ne fait guère vivre son homme est

celui de chercheur d'or. Car pas plus l'état que les entreprises privées n'arrivent à couvrir leurs frais; la méthode est trop primitive, on s'en tient encore au lavage et une bonne part du produit est volé avant qu'il puisse être contrôlé.

Depuis peu s'est fondée une société dont le but est d'exploiter les gisements aurifères à l'aide des perfectionnements récents. Cette société qui possède 23 mines reçoit de l'état une indemnité de quatre millions de roubles. Mais le champ d'action est encore vaste; plus de 300 mines existent dans les bassins de l'Hénissey et le gouvernement d'Irkoutsk et de l'Amour n'ont pas une moindre richesse. Presque tous les cours d'eau sibériens charrient de l'or, la Naïa, la Kiio, l'Ob, l'Hénissey, la Léna, l'Amour.

Cette extraction jusqu'alors difficile et peu productive deviendra par le transsibérien plus prospère et le transport des machines rendu plus facile, amènera un changement favorable. Tout l'or doit être livré aux fonderies impériales à Tomsk ou Irkoutsk; après déduction d'un tant pour cent, les chercheurs touchent une assignation de la valeur du poids net. Ces assignations sont payables au comptant. Il existe bien d'autres mines, celles d'argent, de plomb et de cuivre; le fer est commun un peu partout. Mais parmi les matières inertes la plus précieuse est la houille dont les gisements sont parfois considérables, nous nous bornerons à citer ceux des bords de l'Irtisch, dans le gouvernement de Parolodav qu'on évalue à 300 milliards de pouds (16 kilos). Sa qualité, il est vrai n'est pas parfaite et les chemins de fer n'en sont pas parfaitement satisfait, mais cela n'exclut pas la découverte de gisements de la plus haute valeur, car il y a encore beaucoup à découvrir en Sibérie et les sondages n'ont pu jusqu'ici être faits qu'en nombre restreint. La mise au jour de nouvelles houillères développera l'industrie et l'on est en droit de se demander ce que l'avenir réserve à ce pays.

Le principe de son développement est basé sur la main d'œuvre. La culture à outrance a ruiné les terres de la Russie d'Europe, le travail plus raisonnablement calculé de l'agriculteur doit donner au sol à mesure qu'il en retire. Comme nous, dans nos colonies, le gouvernement russe a fait en Sibérie une dure école; il jugera ce qu'il doit faire pour remédier à cet état de culture intensive, car la véritable richesse des contrées russes asiatiques est la fertilité de son humus.

Sans le travail créateur de l'homme, il n'y a aucun espoir d'obtenir ces richesses.

A.-L. CHARRIÈRE.



Nos Illustrations

Le musée royal à Jeypore

Jeypore, la résidence du rajah, est une des capitales de Rajputana, un Etat hindou situé entre le Gange et l'Indus, de la grandeur à peu près du Wurtemberg et du Grand-duché de Bade réunis, d'une population également pareille. C'est la seule ville de son genre sur la terre, car toutes ses maisons, ses palais, ses temples et ses mosquées, tout en somme, est baigné d'une merveilleuse lumière rose-rouge.

Ces palais s'étendent sur une longueur de plusieurs kilo-

mètres le long de deux grandes avenues de plus de 30 mètres de large. Au centre de la ville se dresse majestueusement le palais du rajah, couvrant avec ses dépendances une surface d'un demi-kilomètre carré.

Mais Jeypore n'est pas seulement la résidence de l'un des plus riches et des plus puissants princes hindous, elle est aussi le siège des arts et des sciences.

Son fondateur, Jey Singh, le plus grand astronome de l'Inde, y construisit un immense observatoire, et ses successeurs, au nom du principe de la maison: «La vertu conduit à la victoire» construisirent des musées, des écoles d'arts et métiers et autres institutions pédagogiques.

Le musée royal, avec ses colonnades splendides et ses tours architecturales (le tout entretenu en rose), contient des trésors incalculables. Il est sûrement l'un des plus riches et des plus curieux qui existent.

Nuit de Noël au bord de la mer

Ne semble-t-il pas que cette nature, souriante et gaie il y a quelques jours encore, ait perdu la vie en recevant cette parure de neige? La mer est grise et calme, lugubre presque, les collines environnantes, où le raisin mûrit sous le chaud soleil de messidor, sont recouvertes aussi d'un tapis cristallin. La petite église au bord de la route semble être délaissée et dormir d'un profond sommeil. Seuls les vols tournoyants des mouettes et des goëlands qui poussent des cris effrayés et plaintifs troublent cet atmosphère de tranquillité et de torpeur hivernale.

C'est Noël. La solennité de cette nuit sera pourtant fêtée. La petite église s'illuminera et le blanc linceul qui semble vouloir l'enterrer étincellera des milles reflets des cierges allumés. Un chant et un carillon d'allégresse s'élèveront, ainsi que les vols des oiseaux de mer jusqu'à Celui qu'implorent et qu'adorent les pécheurs de la plage.

Quelle tristesse en cette nuit de Noël, dans cette petite baie ignorée, et aussi quelle joie sincère!

Le squelette du mammouth de St-Pétersbourg

Une pièce intéressante du Musée zoologique de St-Pétersbourg est le mammouth rapporté en 1900 par l'expédition russe de Kerz et de Pfizmayer dans le Nord-Ouest de la Sibérie. Ce monstre préhistorique fut découvert dans le district de Kolima.

A la suite d'un glissement de terrain, la tête de cet énorme pachyderme se trouva à la surface du sol, et fut heureusement bientôt aperçue, de sorte que les intempéries et les bêtes sauvages, contre lesquelles on le protégea aussitôt ne purent lui occasionner aucun dégât important. L'animal, enterré depuis des milliers d'années dans une terre complètement gelée, était encore si bien conservé que sa peau, recouverte de longs poils, put être empaillée. Il fut même possible de tirer une conclusion sur sa nourriture en examinant les restes de ses repas dont son formidable estomac était encore pourvu.

Avant l'époque glaciaire, ce pachyderme se trouvait sur toute l'Europe, le Nord de l'Asie et de l'Amérique, et comportait une quantité de races. Il dépassait l'éléphant hindou quant à la grosseur; des défenses de ce monstre ont été retrouvées intactes qui ne mesuraient pas moins de 7 mètres de long, d'un poids de 80 kilogrammes. En 1700, 60 de ces défenses furent déterrées près de Cannstatt.

La collection de Pétersbourg contient encore le squelette du mammouth examiné en 1806 par Adam, un monstre de trois mètres de hauteur et dont la tête seule, sans les défenses pèse 200 kilogrammes.